

Je tiens à présenter toutes mes excuses au Maître de Croisset, pour lui avoir fait des emprunts sans avoir demandé sa permission. Pour ma défense, les relations avec l'au-delà sont très perturbées par les temps qui courent.

Philippe Rouyer

Nous nous sommes bien aimés

Fred venait d'acheter une *Caravelle 1100 S* décapotable, de 1968, une des dernières produites. Conçue sur la base de la Renault *Dauphine*, avec moteur arrière, c'était une jolie petite voiture bien finie, mais ses performances étaient trop limitées pour qu'on puisse la qualifier de sportive. Il avait choisi ce modèle parce qu'il restait d'un prix abordable tout en étant fort estimé par les collectionneurs en raison du dessin de sa carrosserie, dessinée par Pietro Frua. Comme elle était dérivée d'un modèle très répandu et produite par un constructeur généraliste, la *Caravelle* n'attirait pas les spéculateurs. Dans l'immédiat, Fred ne s'en servait pas : elle était sous une housse, au fond du garage de son père, en attente de sa carte grise « collection » qui n'en finissait pas d'arriver. Il allait de temps à autre dire bonjour à sa voiture. Il soulevait la housse et passait un petit coup de « nénéte », la célèbre lustreuse à franges. Il n'avait qu'un regret : la voiture était dans sa couleur d'origine, un vert foncé proche du vert anglais qui obligatoirement allait de pair sur le cabriolet avec des sièges en simili noir. Il envisageait de mettre un peu d'argent de côté pour les faire recouvrir par un sellier de cuir ou de simili vert pâle, avec un passepoil contrasté. Mais ce n'était pas là une mince dépense, d'autant qu'il fallait aussi pour les assortir changer la garniture des portières. En attendant, il avait consulté les tarifs de l'assureur de ses parents, qui lui avaient semblé excessivement élevés, d'autant qu'il n'envisageait pas d'utiliser sa *Caravelle* au quotidien. Il vit alors en allant travailler, qu'il y avait en bas de l'immeuble de la banque qui l'employait, un cabinet d'assurances qui proposait des tarifs spéciaux très avantageux aux collectionneurs, par l'intermédiaire d'une filiale de sa compagnie, *Classic Assurances*. L'homme qui le reçut le dirigea immédiatement vers la jeune femme en charge des assurances *collection*.

Sa demande était un peu compliquée, car le contrat *collection* ne valait qu'à condition que l'assuré ait en même temps souscrit une assurance pour un véhicule moderne. Fred exposa sa situation, et la jeune femme qui était bien décidée à placer un contrat, lui fit une proposition. « d'après ce que vous m'avez dit, je crois qu'il est possible que vous preniez à votre charge l'assurance de la voiture de votre père, qui est un véhicule moderne, sans pour autant devoir changer la carte grise. Il en resterait le propriétaire, mais vous seriez notre client, de la même façon que des entreprises sont nos clients pour des véhicules de fonction mis à la disposition de salariés. Vous avez le même nom, la même adresse puisque vous habitez chez vos parents. Votre père étant le conducteur exclusif, nous pourrions conserver son bonus de 50 %. Cependant, je ne voudrais pas faire d'erreur, il ne faudrait pas que le

contrat soit invalidé. Je préfère contacter notre service juridique au préalable et je vous rendrai la réponse dans quelques jours. »

C'était une petite brune à l'œil vif, à qui l'on aurait donné vingt-cinq ans tout au plus, qui donnait l'impression d'être active et compétente. Elle était vêtue avec sobriété, presque austérité : tailleur-pantalon noir, maquillage léger, cheveux mi-longs avec un brushing soigné. Fred l'avait examinée en tentant de se montrer aussi discret que possible : pas très grande, plutôt bien faite, mince mais avec des formes. Ce qui lui avait plu, c'était son ton enjoué, sa gaîté naturelle. C'est pourquoi Fred, pas mécontent d'avoir un prétexte pour revenir la voir, lui avait dit : « inutile de m'envoyer un courrier ou de m'appeler, je passerai, je travaille à deux pas. » De son côté, la jeune femme avait par nécessité, recueilli sur Fred un certain nombre d'informations. Elle avait dû prendre son adresse personnelle, celle de ses parents, sa date de naissance, la date de son permis de conduire, ses coordonnées bancaires, sa profession. Ce client, à qui elle n'était visiblement pas indifférente, semblait être un garçon sérieux et raisonnable. Il était en effet gestionnaire des obligations pour plusieurs fonds communs de placement d'une société de gestion, filiale d'une grande banque. Il n'était pas encore responsable de la gestion, mais c'était lui le spécialiste des obligations. La moitié des fonds qu'il gérait devait obligatoirement être investie dans des obligations classées *investment grade*, c'est à dire obligations sans risques et généralement à faible rendement, et l'autre moitié pouvait être investie dans les obligations dites *high yield*, à haut rendement, qui en contrepartie présentent quelques risques de perte en capital. Ce sont essentiellement des obligations d'entreprise qui peuvent parfois se montrer défaillantes. Il faut donc opérer des choix judicieux, tout l'art consistant à surperformer, c'est à dire gagner plus (ou perdre moins quand la conjoncture est défavorable) qu'un indice de référence. Les non-spécialistes n'imaginent pas que la gestion des obligations est souvent plus technique que celle des actions. Le client exige d'être exposé à de faibles risques, et s'il n'espère pas des rendements spectaculaires, s'attend cependant à gagner un peu plus qu'avec l'épargne réglementées. C'était un travail qui convenait parfaitement à Fred. Il se plaisait à penser qu'il avait permis aux épargnants de sauvegarder leur mise, et même de faire une petite plus-value, et que dans ces conditions, son bonus était entièrement justifié. Il espérait que dans un proche avenir on lui confierait l'entière autonomie de la gestion d'un fonds.

Dans quelques jours, avait-elle dit. Dès le lendemain, il brûlait d'envie de franchir la porte du cabinet d'assurances. Dans quelques jours, fallait-il comprendre, deux, trois, quatre jours, une semaine ? Il réussit à maîtriser son impatience, et attendit une semaine, ce qui lui apparaissait un délai raisonnable. Et c'était le cas, elle le reçut immédiatement. Il en profita pour regarder des détails qui lui avaient échappé le premier jour : oui, elle avait les yeux noisette, un vernis à ongles brun foncé, de petites dents bien alignées. Une petite bosse sur le nez, qui aurait pu être corrigée, mais qui en revanche lui donnait du caractère.

« Je viens d'avoir un courrier de notre service juridique. On me confirme que vous pouvez assurer la voiture qui appartient à votre père même si la carte grise n'est pas à votre nom. Mais il faudra qu'il dénonce son contrat avec sa compagnie actuelle. Je puis m'en

charger si vous voulez. Vous me donnerez le nom de l'assurance, le numéro de police et la date d'échéance du contrat. Mais nous ne pourrons pas le dénoncer avant cette échéance, puisqu'il n'est survenu aucun évènement particulier qui pourrait justifier une résiliation avant le terme. En attendant, je me propose de vous faire un contrat normal pour la *Caravelle*, jusqu'à ce que nous puissions la passer en contrat *collection*. Avez-vous votre carte grise ?

- Oui je viens de la recevoir. »

Elle lui expliqua les différentes options, et lui proposa une assurance avec kilométrage limité, et conducteur exclusif, ce qui limitait les frais

Renault *Caravelle* 1968 ? Elle ne trouvait pas dans la liste des modèles qui était à sa disposition : Je ne vois pas à quoi cela peut ressembler.

Fred lui tendit une photo qu'il avait préparée, à tout hasard.

« Oh, c'est une jolie voiture. Je ne savais pas que Renault avait fait des cabriolets. Et ça roule vite ?

- Non, pas spécialement, pas plus de 140, et comme elle n'est pas de première jeunesse, il vaut mieux la ménager et ne pas dépasser 110-115 de façon continue. Ce n'est pas une voiture de course, plutôt une voiture faite pour rouler tranquillement en prenant l'air. Si cela vous amuse, je vous proposerais bien de venir faire une promenade avec moi dans la campagne. »

Il habitait chez ses parents, qui possédaient un grand pavillon en meulière des années 30 dans une petite ville qui, tout en n'étant qu'à vingt minutes de la gare de l'Est, était presque à la campagne. Il suffisait de rouler dix minutes pour se trouver au milieu des bois et des champs, car les villes nouvelles n'avaient pas encore envahi toutes les terres agricoles de la Brie. Fred avait osé, persuadé qu'elle serait réceptive. Il n'était pas certain qu'elle soit immédiatement séduite, mais il aurait juré qu'elle n'aurait pas pu résister à la curiosité. Il ne fut pas étonné lorsqu'elle lui répondit en souriant :

« Pourquoi pas ? Mais pas avant de signer le contrat. Je ne tiens pas à être passagère dans un véhicule non assuré.

- Vous seriez libre dimanche prochain ? »

Ils convinrent qu'il passerait la chercher chez elle en fin de matinée. Il n'eut pas à lui demander son adresse, elle lui tendait aussitôt sa carte de visite. Il sut ainsi qu'elle s'appelait Marie, et qu'elle habitait rue du Repos, dans le onzième arrondissement, près du Père Lachaise. La plupart des Marie qu'il avait connues étaient des Marie quelque chose avec un trait d'union. Marie tout seul était un prénom plus rare, que l'on rencontrait de préférence dans les « bonnes familles », nettement plus chic, et Fred n'y était pas insensible. Elle avait été amusée par ce garçon qui, tout en ayant des responsabilités professionnelles d'un certain niveau, semblait ne pas avoir terminé sa croissance, et se comportait comme tel, ne doutant de rien.

C'était le mercredi, et Fred avait encore trois longues journées à attendre. Il passa le samedi à lustrer sa voiture, sérieusement, avec de la cire de carnauba et la lustreuse électrique, comme pour une exposition. Normalement, comme c'était un dimanche matin et que la circulation était fluide, le trajet par l'autoroute ne lui aurait pas pris pas plus de trois

quarts d'heure, mais était si impatient de partir et d'avoir quelque chose comme la conduite pour s'occuper l'esprit qu'il choisit d'éviter l'autoroute, et prit le chemin le plus long, en passant par l'ancienne route nationale qui le faisait arriver place de la Nation par le bois, puis le cours de Vincennes. Il aimait bien cette route qu'il connaissait par cœur, et qui était celle que ses parents prenaient lorsqu'il était enfant pour se rendre à la Samaritaine ou au Bazar de l'Hôtel de Ville. Il réussit à trouver un stationnement juste en bas de chez Marie dans cette rue bien nommée, ce qui lui apparut comme un présage favorable. - Un immeuble des années 60, un peu défraîchi mais bien tenu, avec au rez-de-chaussée, un magasin de Pompes funèbres. Le ménage était fait régulièrement, les parties communes sentaient bon le produit d'entretien, on comprenait qu'il n'y avait non pas un gardien, mais une concierge, une vraie. Cinquième étage avec ascenseur. Marie était prête, elle l'attendait : là encore, un autre signe favorable. Elle ne le fit pas entrer, ils descendirent immédiatement. Comme il avait à cœur de montrer qu'il avait de bonnes manières, il n'oublia pas d'ouvrir la portière à Marie. Un petit coup d'œil sur ses vêtements : il était évident qu'elle avait choisi une tenue appropriée, montrant par là qu'elle avait bien réfléchi à cette sortie. Une jupe de laine, un gros pull écru, un trench et des bottes, tout ce qu'il faut pour rouler décapoté par temps frais et descendre s'il le faut dans un chemin de terre. Et un mignon petit chapeau, qui lui allait à ravir. Coïncidence, Fred avait mis un pantalon de velours, des boots, un pull marin écru, et un trench, du même style et de la même couleur que celui de Marie, au point qu'on aurait dit des jumeaux.

Fred reprit la nationale, et sortit au niveau de Gournay-sur-Marne en franchissant d'abord le canal, puis la Marne. Ils s'arrêtèrent au château de Champs : ce n'était pas l'heure des visites, mais ils purent parcourir les jardins qui sont remarquables, associant un jardin à la française et des jardins à l'anglaise. Puis se dirigèrent vers Vaux-le-Vicomte. Marie était étonnée de découvrir un aspect de la Seine-et-Marne qu'elle ne soupçonnait pas. Elle s'imaginait qu'on n'y trouvait que des champs de betterave et quelques prairies avec les vaches nécessaires à la fabrication du Brie de Meaux. Fred était très fier de sa *Caravelle*. Il la conduisait en douceur, et le petit moteur ronronnait joyeusement comme s'il eut remercié son propriétaire de le ménager. Fred n'allumait jamais la radio, pour deux raisons, premièrement parce que c'était un récepteur d'époque, qui, sourd à la modulation de fréquence, ne captait que les grandes ondes et les petites ondes, et deuxièmement parce qu'il était inaudible capote baissée au-delà de 80 km/h. Marie prenait un plaisir non dissimulé à la promenade : c'était la première fois qu'elle roulait dans un cabriolet, et qui plus est dans un cabriolet de collection. Les propos qu'elle échangeait avec Fred étaient d'une absolue banalité : le temps, la proximité immédiate de la ville, le charme de cette petite voiture, dont le dessin était si réussi... Ils évitaient de parler d'eux-mêmes, de leurs projets, de leurs aspirations, et même de leurs goûts. Il était midi passé, et Marie eut la bonne idée de clarifier la situation en déclarant qu'il était peut-être préférable de profiter de ce beau soleil de printemps, et d'escamoter le déjeuner, d'autant qu'elle avait prévu un apéritif chez elle avec quantité de petites choses à manger. Fred était ravi de la perspective qui s'ouvrait, et avait admiré l'habileté avec laquelle Marie avait formulé en respectant les convenances, une

invitation inconvenante... Il était bien soulagé de ne pas avoir à prendre l'initiative. Ils pourraient en revanche, prendre le thé à Vaux-le-Vicomte. Ils avaient pris la départementale qui traverse la forêt d'Armainvilliers, et rejoint Vaux-le-Vicomte par Coubert et Soignoles. Comme la visite du château, avec les jardins et le musée des équipages mérite qu'on y consacre une journée entière, Fred avait prévu de ne visiter que les jardins, et de faire une halte à la cafeteria. Les gâteaux, des cheese-cakes, étaient délicieux, et le thé acceptable, ce qui n'est pas rien dans ce genre d'établissement, où prévaut généralement le thé en sachet infusé dans de l'eau tiède. Le retour à Paris fut joyeux. Ils étaient tous deux impatients de retrouver l'« apéritif » que Marie avait préparé, et ce qui logiquement devait suivre.

L'appartement de Marie était un petit deux pièces, meublé de façon minimaliste. Étant locataire, elle n'avait pas voulu investir dans la décoration et se satisfaisait des lieux en l'état. La cuisine était ouverte sur le séjour. L'équipement sommaire n'était pas conçu pour faire de la vraie cuisine, c'était un appartement de célibataire. Pour l'en-cas qu'elle avait prévu, tout était dans le réfrigérateur : de petits sandwiches, des radis, des asperges miniatures, des fleurs de brocolis à tremper dans une sauce à la crème, et une grande tarte aux fraises qui bien évidemment, n'était pas faite maison. Fred était enthousiasmé, parce qu'il avait faim, parce que Marie lui plaisait, et même un peu plus, et parce qu'il y avait là tout ce qu'il aimait, en particulier cette tarte aux fraises qui suivait la tradition : une pâte sablée, une couche de crème pâtissière bien épaisse, un petit sirop de glaçage, et surtout pas de crème Chantilly. Avait-il trouvé la femme idéale ? Et puis pour se mettre en bouche, une bouteille de Jack Daniel, et pour se désaltérer, un Chablis. Et un grand seau de glaçons pour le Jack Daniel. Un miracle, une femme qui a bon goût ! Marie n'était pas peu fière d'avoir vu juste. Ils étaient jeunes, joyeux, s'amusant comme deux petits chiots, parlaient de tout et de rien, et plutôt de rien. Assez rapidement, le niveau de la bouteille de Jack Daniel descendit à la moitié, et ils en vinrent à se tutoyer. Lorsqu'il ne resta plus qu'une part ridicule de la tarte aux fraises (la part du pauvre !) ils s'étaient déjà longuement embrassés, la bouteille de Chablis était vide.

Le lendemain matin, ils se réveillaient enlacés. Ils n'avaient pas accompli d'extraordinaires prouesses, d'autant que l'un et l'autre avaient tout de même un peu trop bu, mais ils s'étaient répandus en mots doux, avaient pleuré de bonheur, et s'étaient jurés un amour éternel. Le plus surprenant, c'est qu'ils avaient peu de choses en commun. Fred aimait le blues, la country music, le Hillbilly rock, c'est à dire le rock and roll à l'ancienne, et puis aussi Mozart, surtout Mozart. Avec cela, il avait des goûts assez conservateurs, n'aimait rien tant que les vieux films, les vieilles voitures, les vieux jouets. C'était aussi un grand lecteur, mais il ne connaissait plus rien après 1930. L'art moderne l'ennuyait. Peu sportif lui-même, il suivait religieusement tous les étés le Tour de France. Il aimait la viande bien cuite, et préférait le vin rouge. Marie aimait l'architecture contemporaine, le vin blanc et le poisson cru accommodé à la japonaise. Elle se passionnait pour le cinéma d'avant-garde, et considérait avec condescendance les légumes anciens que Fred portait au pinacle, comme les topinambours, le rutabaga ou la scorsonère. On se demandait comment ces deux-là pouvaient s'entendre. Les sorties au restaurant étaient l'occasion de fous-rires à n'en plus

finir. Leurs goûts antagonistes désarçonnaient les maîtres d'hôtel qui ne savaient plus quoi leur conseiller. Ils auraient pu se heurter, mais en fait, leurs différences les faisaient rire. Pour résumer, Marie aimait les chats, mais n'avait pas peur des chiens, Fred aimait les chiens, sans pour autant détester les chats.

C'était l'affection, la tendresse qui les unissait. Fred avait connu dans un passé récent, une aventure torride comme il est dit dans les roman-photo, avec une femme sensiblement plus âgée, à l'art consommé. Cette courte liaison lui avait fait découvrir un monde inconnu, mais ces émotions intenses lui étaient apparues sans finalité, et en définitive sans intérêt sur le long terme. Avec Marie, il s'était montré parfois maladroit, elle-même n'étant pas toujours très habile, mais c'était ainsi qu'ils étaient heureux. Quant à l'expérience de Marie, il ne savait pas trop. Il était évident qu'elle avait eu quelque pratique, mais dans quel contexte, avec qui ? Elle n'en parlait pas, et Fred préférait ne pas l'interroger. Marie avait quelques vagues opinions politiques, et reprochait parfois à Fred de ne pas en avoir. En fait, ils évitaient ce qu'on appelle le sujet sérieux, et tout particulièrement ce qui se rapportait à la famille et aux enfants.

Fred ne s'était pas installé chez Marie, parce que son deux-pièces était vraiment trop exigü, mais il espérait qu'elle allait accepter de prendre avec lui un appartement plus grand. « On pourrait se marier », avait lancé Fred au hasard, parce que l'idée de se lier pour toujours à Marie et de passer le reste de sa vie à s'amuser avec elle lui semblait excellente. Elle n'avait pas dit oui, mais elle n'avait pas dit non. Curieusement, ils ne faisaient pas de projets d'avenir. Fred n'en voyait pas la nécessité. Il se sentait encore le grand fils de ses parents, et ne s'imaginait pas avec sa propre famille, et c'était une question qu'il avait soigneusement esquivée avec Marie. Bien qu'elle fût manifestement une femme adulte, capable d'assumer des responsabilités professionnelles, il la voyait à peine sortie de l'enfance. Et à bien y réfléchir, il ne savait pas grand-chose d'elle. Avait-elle des frères et sœur, qui étaient ses parents, où avait-elle fait ses études ? Et puis ils n'avaient jamais passé ensemble plus de trois jours d'affilée, et encore, souvent à l'hôtel. Ils n'avaient aucune expérience des joies de la cohabitation, la vaisselle, la lessive, le ménage, les poubelles, le rangement. Fred avait tenté de parler d'aménagements de cuisine, d'installation de placards et Marie avait répondu que c'étaient des préoccupations de vieux et qu'ils avaient bien le temps d'y réfléchir.

C'était le début de l'été. Elle pouvait prendre des congés, et lui annonça qu'elle allait passer deux semaines chez ses parents, près de Caen. Il la conduisit à la gare. Il avait un pressentiment, l'impression qu'elle lui échappait, qu'elle s'enfuyait. Il tentait de se rassurer, il n'y avait rien de plus normal que de retourner dans sa famille pour les vacances. Et puis, comme elle avait son travail, son appartement à Paris, elle n'allait pas disparaître, elle serait bien obligée de revenir. Et lui-même, de son côté, allait accompagner ses propres parents dans leur maison de Pont-l'Évêque.

La Rover roulait paresseusement sur l'autoroute A13. C'est sa mère qui conduisait, tandis que son père commentait dans le détail cette route qu'ils avaient faite des dizaines de fois. Fred était à l'arrière, avec le chien calé contre lui sur la banquette. Il retrouvait tout doucement les sensations de son enfance. Ses parents possédaient cette vieille anglaise depuis plus de quinze ans. Ils s'en servaient peu, et l'entretenaient avec soin. On s'y sentait protégé comme dans un cocon. La moquette était épaisse, les coussins moelleux, et le V8 délivrait la force tranquille d'un percheron.

Le séjour avec ses parents dans la maison de Normandie fut infiniment profitable pour le moral de Fred. Elle n'était pas située exactement à Pont-l'Évêque, mais dans un petit village distant de quelques kilomètres appelé Saint-Julien-sur-Calonne, qui commençait à être connu parce que l'on venait d'y créer un golf. C'était une bâtisse solide, dans un grand terrain clos de murs sur trois côtés avec une vaste dépendance, une grange dans laquelle on pouvait garer les voitures, amasser une foule d'objets inutiles, ranger les outils de jardin. L'herbe avait sérieusement poussé dans le jardin. Elle était si haute que par moments le moteur de la tondeuse calait. Le père de Fred se chargeait des finitions : les bordures, le tour des arbres et surtout le ramassage de l'herbe coupée. Mais le plus gros travail, c'était la taille des haies, des thuyas qu'il fallait couper avant s'ils ne soient trop haut pour qu'on puisse les atteindre avec l'escabeau. Fred avait revêtu sa tenue de jardinier, une combinaison de grosse toile, des gants et surtout des chaussures de sécurité, parce qu'un grand taille haie à moteur thermique, c'est un outil lourd à manier qu'il ne faut pas utiliser sans protections.

Lorsqu'ils étaient à la campagne, sa mère faisait des plats simples mais copieux, comme il sied pour des travailleurs de force, et les vins étaient toujours intéressants. Son père avait aménagé une petite cave où il pouvait laisser vieillir ses bouteilles. Il ne collectionnait pas les grands crus, mais il achetait des vins honnêtes, en général des crus bourgeois, qui gagnent à attendre quatre ou cinq ans avant d'être bus. Fred, de son côté, apportait à son père des curiosités, comme une bouteille de vin du Maryland, qui ressemble à un Alsace (ce sont les mêmes cépages), un Château-Chalon, dans son clavelin, ou même un vin du Surrey, qui à cette époque était l'un des rares produits vinicoles des îles britanniques. Le chien revivait, c'est à dire qu'il vivait une vraie vie de chien, qui court, flaire, creuse la terre, chasse les oiseaux, se cache derrière les arbustes, aboie tout son saoul. Il trouvait dans ce grand jardin tout ce qu'il fallait pour satisfaire ses instincts de terrier. Les inquiétudes de Fred tendaient à se dissiper. Dans deux semaines, il retrouverait Marie exactement comme avant. Il songea qu'il aurait aimé l'inviter à passer ces deux semaines avec lui. Il aurait fallu d'abord qu'il la présente à ses parents. Les pauvres gens auraient voulu en savoir plus sur leurs projets, et il n'aurait pas su quoi leur répondre. C'était prématuré, mais ce serait peut-être tout aussi prématuré dans six mois ou un an ? S'il était impatient de la revoir, il le redoutait aussi. Il aurait voulu prolonger ce séjour avec ses parents, monotone à souhait, avec le jardinage pour distraction, les journées ponctuées par les repas, une vie très semblable à celle du chien, qui était heureux à n'en pas douter. Mais il était temps de rentrer, le travail les attendait. La mère de Fred avait pris une retraite anticipée, mais son père avait encore

quelques années à faire et devait retourner à son bureau Et lui-même ne pouvait s'absenter trop longtemps, d'autant qu'il n'avait qu'une confiance limitée dans le collègue qui le remplaçait.

Marie l'avait appelé pour lui indiquer le jour et l'heure de son retour. Il avait pris le train et était allé la chercher en métro à la gare Saint Lazare. Ils firent le trajet sans mot dire. Aussitôt arrivée chez elle, elle se mit à pleurer. « Fred, il faut que je te parle. Comme je te l'avais dit, je suis allée chez mes parents. J'ai revu des amis, et aussi un vieux copain de fac. Il faisait du droit, lui aussi, mais il s'était dirigé vers le droit public. Maintenant, il travaille au Conseil régional, il est adjoint au DRH mais il devrait bientôt passer DRH ».

Il n'y avait pas de raison pour qu'elle évoque ce vieux copain que Fred ne connaissait pas, tout cela n'augurait rien de bon, ça n'était pas clair. Et elle pleurnichait toujours.

« Il n'y a pas de quoi pleurer.

- Tu n'as pas compris, Fred, j'ai fait l'amour avec lui.

- Il ne faut pas en faire un drame. Et puis d'abord, qu'est-ce que cela veut dire, j'ai fait l'amour ? Ça ne veut rien dire. Ça s'est passé comment ? raconte-moi ». Fred était blessé, peiné, mais ne pouvait pas s'empêcher d'être curieux, et peut-être bien émoustillé. Tout bien considéré, la situation n'avait rien d'irréparable.

Il la prit dans ses bras et commença à la caresser. « Tu en as eu envie, tu l'as fait, et si tu as pris du plaisir, c'est bien, je t'aime toujours, et encore plus.

- C'est autre chose. Je veux me marier avec Jacques.

- Ah, c'est Jacques ?

- Tu dois penser que je suis folle, mais j'ai pris toute la semaine pour réfléchir. Cela faisait bien longtemps que j'y pensais, et puis je t'ai rencontré, et pendant quelque temps, je me suis laissée étourdir. La vérité, c'est que j'ai envie de me stabiliser, d'avoir des enfants, d'entrer dans la vraie vie. J'en ai parlé à mes parents, ils pensent que j'ai raison.

- Mais si tu as envie de te marier, je te l'ai déjà dit, je suis là, je ne demande pas mieux.

- Tu es gentil, Fred, je t'aime, mais tu es un adolescent attardé. Regarde-toi, avec ta voiture de collection, tes guitares, tes jouets, et tu habites toujours chez tes parents. J'ai besoin d'un homme responsable, pas d'un camarade de jeux.

- Si je n'avais pas cette voiture, je ne t'aurais pas rencontrée. Et tant que je ne suis pas marié, je ne vois pas pourquoi je ne resterais pas chez mes parents.

- Je suis désolée pour toi, ma décision est prise, je vais me marier avec Jacques. Avec lui, je vais rentrer dans le monde de des adultes, j'ai vingt-cinq ans, il est grand temps. Dans quelques mois, je serai Madame Arnoux. J'ai déjà téléphoné au siège de ma compagnie. Ils m'ont promis de me trouver un poste à l'agence de Caen. Je devrais même pouvoir conserver le portefeuille des véhicules de collection. Mais je veux rester ton amie, Fred. »

Fred avait compris que c'était définitif. Il fit une dernière tentative :

« Pourquoi ne m'as-tu pas dit tout cela ? Comme tu le sais, j'ai une situation stable, et de bons revenus. Rien ne m'interdit d'être cet homme responsable que tu recherches, et puis tu ne vas pas me quitter sans avoir fait la connaissance de notre petit chien, je lui ai parlé de toi, et quand je lui dis « tu vas voir Marie », il remue la queue. J'aimerais que tu le voies : il

vient d'un refuge, objectivement il n'est pas très beau, et c'est pour cela que nous l'avons pris, en pensant qu'il allait avoir du mal à se faire adopter.

- Je ne crois pas que ce soit possible. Tu dis que je ne t'ai jamais fait part de mon besoin de grandir mais souviens-toi, tu évitais toujours la conversation lorsqu'il était question de choses sérieuses, en fait je crois bien que tu ne t'en rendais même pas compte. Tu vois bien, je te parle de projets de vie et tu me réponds en me parlant de ton chien.

- Marie, je pourrais te dire comme au cinéma : j'accepte ta décision. Non, je ne l'accepte pas, mais je n'ai pas le choix. Promets-moi que tu resteras ma tendre amie. Il l'étreignit, la tendresse que Marie avait pour lui se transformait involontairement en désir réciproque. Mais c'était sans doute la dernière fois.

Fred fut invité au mariage, Marie le lui avait promis. Il ne passa pas inaperçu dans sa Renault décapotable qui avait l'avantage d'être un modèle à la fois remarquable et modeste (puisque ce n'était qu'un dérivé de la très populaire *Dauphine*). Personne ne le connaissait. Il avait fait un beau cadeau, un grille-pain vintage fabriqué à la main dans le Winsconsin qui ne grillait pas mieux que les modèles courants, mais qui avait le mérite, outre une esthétique démodée très années 50, de coûter aussi cher qu'une machine à laver. Seuls la famille et les proches étaient allés à la mairie. Il n'y avait pas eu de cérémonie religieuse. Fred en fut un peu déçu. Marie ne donnait pas l'impression d'avoir reçu une quelconque instruction religieuse. Était-elle baptisée, avait elle fait sa communion ? Pas vraiment le chic « veille France » qu'il aurait espéré. Tous les invités devaient se retrouver dans un hôtel à la périphérie de Caen, le seul qui disposait d'une salle suffisamment vaste et qui pouvait les accueillir, puisqu'aucun des hôtels qu'ils avaient sollicités n'était disponible. Ce n'était pas un mariage guindé, d'autant qu'il n'avait pas été préparé de longue date, au point que d'aucuns s'étaient imaginés que Marie était enceinte. Jacques portait un costume gris clair et Marie une robe courte, couleur coquille d'œuf au lieu de la traditionnelle robe blanche des mariées. Fred pensait que c'était tout à fait approprié : il espérait que ces tenues, qui précisément manquaient de tenue, étaient le signe que ce mariage bâclé ne signait pas nécessairement une rupture définitive avec son amie. Il félicita les mariés, puisque c'est l'usage et prit Marie dans ses bras, en la serrant fort, très tendrement. Elle se laissa faire, sous l'œil soupçonneux de son époux, qui, faut-il l'admettre, n'avait pas tout à fait tort. C'était la première fois qu'il rencontrait Jacques. Il était plus grand que lui, plus costaud, et bien qu'ayant le même âge, faisait plus mûr. Peut-être à cause de la barbe ? Poignée de main sans chaleur, mais dans ces circonstances, il faut savoir se tenir.

Fred entrevit les parents de l'un et l'autre conjoint, et comme personne ne l'avait présenté, le fit lui-même : « Moreau, Frédéric Moreau, mais tout le monde m'appelle Fred, je suis un collègue de travail de Marie. » - ils s'étaient mis d'accord pour qu'il se dise « collègue de travail » plutôt qu'« assuré en kilométrage limité », car en principe, on n'invite pas les clients. Comme on ne l'avait jamais vu, il aurait été délicat de le présenter comme un ami de longue date. L'hôtel avait préparé un grand buffet. Là encore, Fred ne fut pas mécontent qu'il soit médiocre. Le salé était composé essentiellement de charcuterie, pâtés en croûte, rillettes, petites saucisses, canapés aux œufs de lump, et autres amuse-gueules

bon marché, et le sucré de réductions, de salades de fruit, et de babas au Calvados. Il y avait du vin rosé, redoutable comme beaucoup de rosés, un champagne tout aussi redoutable, du whisky, pas du meilleur, mais avec des glaçons, ça peut passer. Soit les familles avaient rogné sur la dépense, soit l'hôtel, sachant qu'ils n'avaient rien trouvé d'autre, en profitait pour liquider tout ce qui partait mal tout en facturant le prix habituel. Au bout de deux heures, l'assistance s'était détendue : l'alcool avait fait son effet. Les jeunes s'étaient regroupés autour des mariés dans une petite salle à manger contiguë à la réception. Fred avait apporté une guitare. Ce n'était pas un professionnel, mais un très honnête amateur. Il avait pris sa guitare acoustique, un petit format que l'on qualifie en anglais de parlor guitar, parce qu'elle était faite à l'origine pour être jouée dans les salons et non sur scène. C'était un instrument de qualité professionnelle, une Martin qui projetait de façon étonnante. Elle dégageait un volume sonore inattendu, avec un son plein et équilibré, qui n'avait rien à voir avec le son ferrailant des guitares bon marché. Il faut dire que les cordes à fort tirant n'y étaient pas pour rien. Il avait proposé quelques chansons appropriées, autrement dit des mélodies faciles à retenir, qui n'exigent pas une grande amplitude vocale, et que l'on peut beugler ensemble, notamment lorsque l'on a un peu trop bu... Tout le monde ou presque fut enthousiaste lorsqu'il suggéra la chanson de Nino Ferrer, « Pour oublier qu'on s'est aimés ». Tout le monde avait chanté, sauf le marié, on s'en doute, qui regardait Fred d'un œil noir. Marie souriait, faisant mine de ne pas avoir saisi l'allusion, pas mécontente de cette dernière preuve d'amour. Fred sentit qu'il s'installait entre eux une complicité que personne ne pourrait leur retirer et il en conçut un immense bonheur.

Environ trois mois après le mariage, Fred avait téléphoné à Marie, il avait envie d'entendre sa voix, à défaut de la revoir. Le couple venait d'acheter une maison, dans un village près de Caen. Il y avait bien quelques travaux, mais elle était vaste et solidement bâtie. Elle en était ravie, et avait proposé à Fred de venir y passer un week-end. « Toi qui es bricoleur, tu nous donneras sans doute des idées d'aménagement. Et puis il y aurait quelques cadres et quelques miroirs à accrocher, et nous n'avons pas ce qu'il faut ». Fred était enchanté : « j'apporte le nécessaire, perceuse, forets, vis, crochets, chevilles. Et j'espère pouvoir te voler un petit baiser quand ton mari ne nous verra pas ! ». Fred songeait déjà à préparer ses bagages : peu de vêtements, mais sa combinaison de bricoleur, et surtout, une perceuse, choix de forets de plusieurs dimensions, de crochets, de vis et de chevilles pour tous matériaux, une panoplie complète de tournevis, le jeu de clés qu'il avait en permanence dans le coffre de sa voiture, sans compter l'indispensable multimètre, au cas où il aurait à faire un peu d'électricité. Le lendemain, Marie rappelait Fred : « J'ai parlé à Jacques. Il m'a dit qu'il n'était pas question que tu viennes séjourner chez nous, même pour y faire quelques travaux. À la rigueur, il accepte de te recevoir pour un apéritif, mais rien de plus. Je ne peux pas lui en vouloir. Je pense que tu le comprends. » Fred était très déçu, mais en même temps assez satisfait. Le mari avait compris qu'il restait entre Marie et lui des sentiments qui n'étaient pas sans équivoque... C'était sa vengeance, envers un garçon qui ne lui avait rien fait, mais pour qui il n'avait aucune sympathie, pas tant parce qu'il lui avait « volé » Marie que parce qu'il le jugeait incapable de la rendre heureuse.

Quelques mois passèrent. Fred avait enfin son assurance « collection ». Ses pensées allaient toutes vers Marie. Il était serein, persuadé qu'il allait la revoir bientôt. En attendant, il participait aux rassemblements de voitures anciennes dans la région, et s'était inscrit au Club *Floride-Caravelle*. On commençait à le connaître dans le milieu des collectionneurs, et il s'était fait des copains. Ses parents étaient ravis de voir leur fils s'adonner à un passe-temps aussi innocent, qui pouvait aussi lui être professionnellement très profitable. On trouve chez les collectionneurs des gens de toutes origines, de tous milieux sociaux et de tous états de fortune. On apprécie l'originalité des voitures et surtout leur état, sans considérer leur valeur vénale, d'autant que le prix de ces voitures obéit à des critères qui échappent au néophyte. Il faut bien admettre cependant que le propriétaire d'une Aston Martin des années 60 ou d'une Porsche 956 a de bonnes chances d'avoir de substantielles ressources, et Fred n'aurait rien à perdre à se lier avec de potentiels clients, il pourrait même à se faire d'utiles relations dans les milieux de la gestion de patrimoine.

Marie l'appela pour lui faire savoir qu'elle viendrait représenter sa compagnie d'assurance au salon *Auto Rétro de Rouen*. Sa compagnie avait en effet une branche spécialisée dans les véhicules de collection. Elle comptait placer des vingtaines de contrats, et surtout collecter les adresses de clients potentiels pour les exploiter ensuite par courrier. Ces expositions de véhicules anciens permettaient de joindre une clientèle ciblée, généralement assez facile à convaincre. Fred comprit qu'elle avait envie de le revoir. Le salon se tenait traditionnellement le dimanche. Comme tous les exposants, elle arriverait le samedi pour mettre en place le stand, et repartirait le lundi matin. Elle proposa à Fred de venir la retrouver le dimanche soir, à la fermeture du salon. Il n'était qu'à deux heures du parc des expositions, où se tenait le salon, et qui se trouvait à la sortie de l'autoroute. Fred vint le dimanche en fin de matinée avec sa *Caravelle*, qu'il pouvait garer dans le parc des collectionneurs. Il avait ainsi l'entrée gratuite. Il passa la journée à errer entre les voitures exposées, tant par les clubs que par des particuliers, à converser avec les amateurs, à fouiner sur les étals des vendeurs de livres spécialisés ou de pièces détachées. Le cœur n'y était pas, mais il fallait tuer le temps. Vint enfin l'heure de la fermeture.

« Alors, le mariage, ça te va toujours ? » C'était la formule qui lui avait semblé la plus appropriée pour l'interroger sur sa vie de couple. D'aucuns l'auraient jugée soit maladroite, soit volontairement désagréable. Fred avait sa petite idée sur la façon dont Marie vivait le lien marital, et la réponse de la jeune femme le reconforta. Comme il l'avait espéré, elle n'avait pas mal pris la chose. « Je commence à être habituée ». Ils échangèrent quelques banalités sur l'affluence au salon, sur le temps, et sans mot dire, il la raccompagna à son hôtel. Alors qu'ils auraient dû se quitter, ils échangèrent un long baiser. Fred suivit Marie dans la chambre.

Plusieurs mois s'écoulèrent et Fred n'avait aucune nouvelle de Marie, ni lettre, ni appel téléphonique. Il espérait la revoir en septembre à *Auto-Retro*. Il s'étonnait qu'elle n'ait pas tenté de le joindre pour lui faire savoir qu'elle viendrait comme l'an passé. Il n'osait pas lui

téléphoner chez elle (le téléphone mobile était encore peu répandu), de crainte de tomber sur son mari. Il ne cessait de penser à elle, et avait même envisagé d'aller à Caen, pour essayer de la rencontrer, à la sortie de son bureau. Avant de se mettre en route, il tenta de l'appeler sur son lieu de travail. On lui répondit qu'elle était absente.

« Mais peut-être puis-je vous renseigner.

- Non, c'est personnel, enfin pas tout à fait. Je viens juste de recevoir mon nouveau contrat, et je voulais la remercier de m'avoir trouvé la formule qui correspondait exactement à mes besoins, et de m'avoir fait économiser une somme non négligeable.

- Madame Arnoux est en congé de maternité. Elle reviendra dans quatre mois. »

Fred fut surpris, mais pas trop étonné, c'est sans doute pour avoir des enfants que Marie avait voulu se marier, et pas avec lui. Mais il eut peur de l'avoir perdue définitivement. Il eut envie de lui adresser ses félicitations, des félicitations purement formelles évidemment, une façon de lui dire que l'éloignement ne changeait rien au lien qui les unissait. Mais il ne savait pas comment procéder. Par courrier ? Son mari pourrait voir la lettre, et s'en prendre à Marie (il avait dans l'idée que ce garçon pouvait se montrer violent). Par téléphone ? C'était tout aussi délicat. Qui plus est, il ignorait tout de l'aménagement de la maison. Il pouvait parfaitement y avoir deux postes branchés sur la ligne unique. Il valait mieux attendre qu'elle soit de retour à son travail, mais quatre mois, c'était bien long. Alors Fred avait tenté d'oublier. Sans grand succès. Il travaillait, il se rendait aux réunions du *Club du cabriolet*, où il rencontrait des propriétaires de Jaguar type E, de Chevrolet Corvette ou même de Ferrari, pas tout à fait dans la même catégorie que sa Caravelle, mais qui le considéraient comme l'un des leurs. Dès lors qu'on a une capote en toile... C'est ainsi qu'il avait rencontré la propriétaire d'une Austin Healey, une grande coquette qui ne devait pas être très loin de ses cinquante ans, mais qui en « jetait encore ». Veuve depuis peu, elle cherchait manifestement à se « refaire une situation ». Leur liaison avait été très brève. La dame s'était défilée dès qu'elle avait compris que Fred n'avait pas de fortune. Cela faisait deux ans qu'il n'avait plus de nouvelles de Marie. Il n'osait pas l'appeler à son bureau, encore moins lui écrire à son domicile. Il ne redoutait pas d'être à l'origine d'une fêlure dans le couple mais il ne voulait pas perturber Marie. Il regardait les quelques photos qu'il avait d'elle, regrettant amèrement de ne pas en avoir pris davantage lorsque c'était possible. Il habitait toujours chez ses parents. Un peu plus d'une heure de trajet par jour, c'était supportable, d'autant qu'il pouvait éviter les heures de pointe.

Comme il avait un bon salaire, majoré habituellement d'un bonus significatif pour avoir « surperformé l'indice de référence » selon l'expression consacrée dans la profession, il lui restait en dépit des impôts, quelques liquidités. Il s'était mis à investir dans la modernisation de la maison de Normandie. Ces améliorations constituaient un placement judicieux, car cette maison ne pouvait que prendre de la valeur. Elles rendaient aussi la résidence secondaire familiale plus fonctionnelle, plus commode si elle devait être habitée à l'année. Et Fred caressait l'espoir de s'y installer, s'il parvenait à trouver un emploi correspondant à ses compétences du côté de Lisieux ou Pont-l'Évêque. Il se rapprocherait ainsi géographiquement de Marie, et même s'il était exclu qu'il puisse partager avec elle des

moments d'intimité, il pourrait l'entrevoir de temps à autre, la croiser en faisant des courses. Il ne tarderait pas à connaître ses habitudes. Mais ses parents, qui ignoraient ses motivations profondes, étaient simplement ravis de l'intérêt qu'il portait à la maison. Il avait fait installer un portail électrique à télécommande, des volets roulants également électrifiés et envisageait de faire aménager à l'étage, en sacrifiant une chambre qui ne servait à rien, une seconde salle de bains. Et sa mère disait à son père : « Tu sais, nous avons de la chance, nous avons un bon garçon ». Et tout bien considéré, ce n'était pas faux.

Lorsqu'il fut question de l'aménagement d'une seconde salle de bains, Fred se rendit sur place, pour rencontrer l'entrepreneur. L'installateur était à l'origine un plombier, qui s'était associé avec divers corps de métiers : maçon, carreleur, électricien, menuisier. Ce n'était pas une affaire aussi simple qu'on aurait pu l'imaginer. Si l'arrivée de l'eau ne posait pas un problème insurmontable, tout comme les évacuations, la fourniture de l'eau chaude était une autre affaire. Le chauffe-eau électrique existant correspondait aux besoins d'une maison équipée d'une seule salle de bains, mais avec deux salles de bains, il fallait soit un appareil plus largement dimensionné soit deux appareils, le second entrant en fonction lorsque le premier n'atteignait plus la température souhaitable. Sans doute fallait-il renforcer l'installation et tirer de nouveaux câbles en partant du compteur. Plusieurs corps de métier devaient venir prendre les mesures pour faire leur devis. Et par conséquent, Fred avait prévu de passer une petite semaine sur place. Un jour, en fin d'après-midi, après les rendez-vous avec les entrepreneurs, il s'était rendu là où habitait Marie, ce n'était qu'à une demi-heure de route. Il tournait autour de son domicile, espérant la rencontrer. Et tant pis si son mari l'apercevait, il trouverait toujours le moyen de justifier sa présence. Après tout, il avait une maison dans la région et pouvait parfaitement se rendre chez un fournisseur ou un artisan qui habiterait dans le coin. Après avoir erré une bonne heure, il se décida à se rendre dans sa rue. Elle finirait bien par apparaître...

Il était garé à une vingtaine de mètres de la maison, et vit une femme qui sortait, et qui n'était pas Marie. Il fallait qu'il sache.

« Veuillez m'excuser, Madame, vous venez de chez Madame Arnoux ?

- Madame Arnoux ? Elle n'habite plus là, ils ont vendu après leur divorce, c'est moi qui ai racheté la maison.

- J'ignorais... Vous ne sauriez pas où elle habite maintenant ? Je suis généalogiste successoral, nous sommes mandatés par les notaires pour retrouver des héritiers et j'aurais voulu rencontrer Madame Arnoux afin de procéder à quelques vérifications. Il est possible, et même vraisemblable, qu'elle puisse prétendre à un héritage. »

Important ? avait dit la dame

« Madame, le saurais-je qu'il ne me serait pas permis de vous le révéler, mais sachez bien que lorsque nous ne sommes plus en ligne directe, et c'est presque toujours le cas lorsque l'on recherche des héritiers, c'est le fisc qui s'empare de la plus grosse part. »

Fred était un jeune homme très convenable, blazer, chemise blanche, cravate, qui inspirait confiance. Travaillant dans la banque, il savait que la seule mention de grosses sommes

d'argent était capable de délier les langues. La nouvelle propriétaire n'était pas une mauvaise femme, mais sa curiosité était sans bornes : « Attendez-moi, je reviens tout de suite ». Elle revint en effet quelques minutes plus tard, avec l'adresse de Marie sur un papier. L'adresse ne disait rien à Fred, il ne connaissait pas la localité. Il avait jugé prudent de ne pas poursuivre la conversation avec la propriétaire. La méfiance endormie peut toujours se réveiller... Il préféra poursuivre au hasard, jusqu'à ce qu'il aperçoive un bar-tabac-journaux, où il put acheter un plan détaillé du coin. Il se retrouva devant un immeuble tristounet, qui datait de l'immédiate après-guerre. Il commençait à se faire tard, elle devait être rentrée à cette heure-ci. Il n'y avait pas d'interphone, il regarda les étiquettes qui figuraient sur les boîtes à lettres, mais il ne voyait pas son nom. Elle avait dû reprendre son nom patronymique. Il l'avait oublié, mais par chance, il avait gardé dans son portefeuille la carte de visite qu'elle lui avait donnée, la veille de leur premier rendez-vous.

C'était au deuxième étage. Escalier carrelé, sonnerie maigrelette, porte d'entrée en contre-plaqué, le bâtiment n'exprimait pas l'opulence. Elle fut surprise de le voir.

« Tu m'as retrouvée...

- Oh, ce n'était pas très compliqué. Les voisines sont bavardes, j'ai appris que tu avais divorcé.

- Oui, ce n'était plus vivable.

- Vous ne pouviez plus vous supporter ? Il y avait quelqu'un d'autre ?

- Non, mais je n'ai toujours pas compris. Nous venions d'acheter la maison quand Jacques a tout d'un coup décidé qu'il ne voulait plus rester dans l'administration. C'est un fait qu'il ne gagnait pas des fortunes, mais il avait la garantie d'une progression régulière. Ce n'était pas si mal et je ne lui en demandais pas davantage. Mais il s'était mis dans l'idée de s'épanouir « dans les arts ». Je n'avais jamais remarqué qu'il était artiste ... En réalité, je le connaissais mal. Bref, il a demandé à faire une formation aux métiers d'art, puis il a démissionné de la Fonction publique et voulu installer un atelier de poterie dans le sous-sol. Monsieur voulait faire dans la faïencerie d'art. Tu imagines, un emprunt pour acheter tout le bazar nécessaire, l'installation d'un four, et au bout du compte, pas de clients ni de commandes en perspective ! Alors j'ai commencé à en avoir ras-la-casquette de Bernard Palissy, d'autant que j'étais seule à faire bouillir le pot, et qu'il s'était mis à picoler, pour justifier son échec ... Avec tout cela, je n'ai pas eu de difficultés à obtenir le divorce avec la garde de ma fille. Comme nous avions déjà du retard dans les remboursements, il avait fallu vendre la maison. Heureusement, mes parents m'ont aidé. En attendant, je loue cet appartement, pas terrible j'en conviens, mais je suis chez moi.

- Marie, si je puis t'aider de quelque manière que ce soit, je suis là. Et si tu as besoin, j'ai un peu d'argent. J'avais un oncle au Havre, je ne sais pas si je ne t'en ai jamais parlé. Il est décédé il y a quelque temps, il était célibataire sans enfants et m'avait désigné bénéficiaire d'un contrat d'assurance-vie relativement important. Si tu m'avais appelé, j'aurais sans doute pu t'éviter la vente de ta maison. Tu avais je le crains, misé sur le mauvais cheval. Tu aurais peut-être eu plus de chance en misant sur un âne, moi par exemple ?

- Tu es gentil, mais nous suivons chacun une route différente.

- Mais pourquoi ? En quoi sont-elles différentes ? Elles pourraient se rejoindre. »

Elle se blottit contre lui. Elle avait pris quelques kilos. Ce n'était plus tout à fait la Marie qu'il avait connue, mais une femme d'une trentaine d'années un peu négligée. Fred ne le voyait pas, c'était Marie, qu'il retrouvait enfin. Mais elle voulait ne pas aller plus loin. De toutes façons, elle avait un enfant à charge, et puis, on ne peut pas revenir sur ce qui n'est plus ou plutôt qui n'a jamais été. En le quittant, elle lui dit : « je ne t'ai jamais oublié, mais je reste persuadée que nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble ».

La période du salon était revenue. Elle l'avait appelé, pour lui confirmer sa venue. Comme les autres fois, il avait parcouru les stands pour tuer le temps, en attendant l'heure de la fermeture, où il pourrait la retrouver. Fred l'avait à peine reconnue, tant elle avait changé. Elle avait minci, éclairci ses cheveux avec des reflets auburn. Elle portait un tailleur vert, d'une coupe ajustée, avec une jupe assez courte et des talons hauts, les jambes bronzées. « Tu es...superbe ! Je te reconnais à peine !

- Je te plais ?

- Si tu me plais... Il l'embrassa, sans se préoccuper du regard des autres exposants qui rangeaient leur matériel. Il l'aida à recharger ses documents et son matériel publicitaire

- Je vais chercher ma voiture, je suis dans l'enclos des collectionneurs. On se retrouve au Novotel ?

- Bien sûr. »

Fred fut envahi de bonheur. Un espoir fou le portait. Marie l'attendait dans le hall de l'hôtel. Elle était déjà passé à la réception pour prendre son badge. Fred la suivit sans dire un mot dans l'ascenseur. Comme ils étaient seuls, il passa la main sous sa jupe, et sentit qu'elle ne portait aucun sous-vêtement. C'est pour moi ? dit-il d'une voix déformée par l'émotion.

« Pour qui veux-tu que ce soit ? J'ai pensé à toi toute la journée.

- Et toute la journée tu...

Ils se retrouvèrent comme autrefois.

Longtemps, ils firent comme si leur histoire était finie. Mais ils se rencontraient chaque année par hasard, au salon de Rouen. Il venait la voir sur son stand le dernier jour du salon, à l'heure de la fermeture. Leur escapade annuelle était devenue une sorte de cérémonial. Marie soignait particulièrement sa tenue, en fonction des goûts de Fred. Il faisait de son côté un usage immodéré des produits d'hygiène et de l'eau de toilette. Ils partaient, chacun dans son véhicule, et se retrouvaient dans le hall de l'hôtel, toujours le même. Ils gagnaient immédiatement la chambre, et commandaient un dîner en room service, toujours le même plat, suivi du même dessert, et toujours une bouteille du même Chablis, servi glacée. Arriva un jour où le réveil fut encore plus difficile que d'habitude.

« Ça ne se voit pas trop, notre nuit, dit Marie en sortant de la douche ? Elle se regarda dans le miroir : même en forçant sur le maquillage, j'ai quand même l'air d'une femme qui vient de ...

- Exactement, dit Fred, et ça n'est pas déplaisant.

- Que ça te plaise, je veux bien le croire, mais mon mari, ça n'étonnerait qu'il ne se doute pas de quelque chose.

Ton mari ? Mais je croyais que tu avais divorcé d'Arnoux ?

- Oui, mais je me suis remariée. Je crois que je n'aurais pas dû, je veux dire me remarier.

- Première nouvelle. Et il y a longtemps ?

- A peu près six mois.

- Et qui c'est, ce nouveau mari ?

- On s'est rencontrés dans une association. Il est très cultivé, il m'apprend beaucoup de choses, il connaît tout, la littérature, la peinture, la musique. Et il aime bien les enfants.

- J'ai dans l'idée premièrement qu'il a un bon matelas et deuxièmement qu'il n'est plus de première jeunesse.

- Tu n'as pas tort.

- Tu me dis qu'il aime bien les enfants Tu n'as pas l'intention d'avoir un autre enfant avec lui, j'espère ?

- Non, quand je dis il aime bien les enfants, c'est en général. Il a déjà été marié, il a ses propres enfants, qui ont à peu près mon âge pour ne rien te cacher. »

Si Fred l'avait appris la veille, il eut été désespéré, voyant tous ses espoirs s'effondrer. Mais après cette nuit, ses craintes s'étaient dissipées. Marie et lui ne vivraient jamais ensemble, mais elle l'aimait, et continuerait à peupler ses rêves. Et tant pis s'ils ne se voyaient qu'une fois l'an. Ils descendirent prendre le petit-déjeuner. Ils avaient faim tous deux. Ils savaient qu'ils allaient se quitter dans une petite heure, et partir chacun de son côté pour ne plus se revoir avant de longs mois.

Fred se demandait comment Marie pouvait se contenter du confort que lui offrait son vieux mari. Il s'imagina qu'elle prenait des amants, et qu'il était ainsi, d'une certaine façon, vengé de cette union ridicule. Et puis un jour, elle l'appela.

« Je voudrais te voir, aussi tôt que possible.

- Quand tu voudras. Mais tu peux m'en dire un peu plus ?

- Je ne veux pas t'en parler au téléphone. J'aimerais que tu viennes chez moi.

- Chez toi ? J'en déduis qu'il y a du nouveau.

- Oui, on peut dire. Quand comptes-tu arriver ?

- En ce moment, il m'est difficile de m'absenter. Je peux te proposer samedi prochain.

- Samedi prochain, c'est bien. Mais il faut que je te donne ma nouvelle adresse, j'habite maintenant en centre-ville. Ne t'inquiète pas, je serai seule. J'ai envoyé ma fille chez sa tante, à Deauville, je préfère la laisser en dehors de nos affaires. »

Il n'avait plus son petit cabriolet, mais une voiture plus récente et nettement plus puissante. En prenant l'autoroute, il ne lui fallait pas beaucoup plus de trois heures pour être à Caen. Fred découvrit un luxueux appartement en centre-ville. Évidemment, il y avait de l'espace, des aménagements soignés, un ameublement design qui n'était pas à son goût, mais qui manifestement était coûteux.

« Ton mari est absent ?

- Oui, et pour longtemps ! Je ne vais pas faire traîner le suspens. Je suis veuve, depuis trois semaines.

- Désolé...Mes condoléances.

- Mes condoléances...mon cul. La réponse avait jailli, spontanée. Et puis tu n'es pas désolé.
- Pas vraiment, mais tu ne l'es peut-être pas beaucoup plus que moi. »

Elle eut un demi-sourire, et reconnut qu'elle n'était pas excessivement chagrinée du décès de son époux. Elle s'était remariée par erreur, peut-être par souci d'assurer à elle-même et à sa fille la sécurité matérielle. Peut-être pour échapper au statut de famille monoparentale qui n'était pas encore à la mode. Le défunt était issu d'une famille aisée, et lui-même avait quelques moyens. Sa sœur avait une villa à Deauville, pas de ces énormes villas anglo-normandes, de quinze pièces, mais une villa tout de même, et c'était là que Marie avait expédié sa fille.

« Tu reconnais que tu as fait une erreur en te remariant. Mais pourquoi n'as-tu pas pensé, après ton divorce, que je t'attendais et que j'étais prêt à t'épouser, à tout te donner ? Puisque nous avons manqué le rendez-vous la première fois, nous avons la chance de nous retrouver. Tu n'aurais été malheureuse avec moi ? Je n'avais pas les moyens de feu ton mari, mais j'avais tout de même de quoi vivre. ?

Il la regardait, elle avait quinze ans de plus qu'au jour de leur première rencontre, elle n'était pas apprêtée. Elle aurait encore été séduisante si son accoutrement n'avait pas été un tel naufrage. Ce pantalon trop large, ces godillots (un genre de Doc Maertens), cette coupe de cheveux, ou plutôt cette absence de coupe. Et pour couronner le tout, un tatouage dans le cou, cet horrible gribouillis bleu. Quelle idée avait-elle eu ? Pour faire jeune, pour faire branchée vis à vis de sa fille ? Tout de même, pas pour plaire à son défunt mari ? Fred quant à lui, estimait avoir gardé une allure convenable. Il n'était pas devenu beau en vieillissant, mais il n'avait pas pris de poids. Il avait encore à peu près tous ses cheveux (ou plus exactement n'en avait pas beaucoup perdu). Il tentait de rester propre et soigné, sans extravagance, sans recherche excessive, de façon à passer inaperçu en toutes circonstances. Pourquoi avait-elle par deux fois refusé sa proposition ? Mais alors, pourquoi avoir maintenu ces étranges rendez-vous annuels ? Il l'attira contre lui, l'enlaça : « pourquoi Marie, pourquoi ? » Chaque fois qu'il l'enlaçait de la sorte, et même si ce n'était pas souvent, il sentait qu'elle réagissait, se collait encore plus étroitement contre lui, et que le désir réciproque naissait. Mais là, il ne se passait rien. Elle s'écarta.

« Fred, je suis libre, enfin libre, et si tu veux vivre avec moi, je suis d'accord, et si c'est le mariage que tu me proposes, je suis toujours d'accord.

- Marie, je t'ai aimée pendant quinze ans, pendant quinze ans je n'ai cessé de penser à toi. Avec tendresse, affection, en rêvant que tu allais me laisser prendre soin de toi, et t'offrir, à défaut de richesse, une vie douce et paisible. Notre petit chien est mort, j'ai vendu ma *Caravelle* et nous n'avons plus la maison de Pont-l'Évêque, mes parents ont vieilli, c'était devenu trop éloigné pour eux. »

Fred vit qu'elle était très émue. Elle se mit à pleurer.

« Pendant tout ce temps, moi aussi je t'aimais. J'avais besoin des brefs instants que nous passions ensemble, mais je croyais que ce ne pouvait être que de brefs instants. Je devais avoir peur de mener avec toi une vie trop rangée, je trouvais que par certains côtés tu étais

trop plan-plan. J'avais tort, et je regrette sincèrement de t'avoir fait souffrir. Mais si tu acceptes, je voudrais que l'on essaie de rattraper le temps perdu ».

Fred prit un long moment avant de répondre, comme s'il réfléchissait, alors que sa décision était prise depuis le début : « Marie, je ne peux pas accepter ta proposition. Parce que c'est trop tard. Et nous ne resterons pas bons amis, ce n'est pas possible, mais c'est vrai, nous nous sommes bien aimés. Oui, dit Marie, nous nous sommes bien aimés. »